

## D. Les attributions de causalité

L'expression "attribution de causalité" désigne en psychologie l'opération cognitive par laquelle nous expliquons des phénomènes, en particulier nos comportements et ceux des autres.

Nous avons déjà signalé incidemment l'impact de ce processus sur les réactions à un stimulus. P.ex. dans l'expérience de Mallick et McCandless, où des enfants sont interrompus par un enfant agaçant, la réaction des enfants dépend de la conception qu'ils se font de la cause de la conduite du perturbateur.

L'étude systématique des attributions spontanées de l'homme "ordinaire" a débuté par les travaux de Fritz Heider (1958), Edward Jones (Jones & Davis, 1965) et Harold Kelley (1967). Au cours des années 70, un nombre croissant de psychologues s'y sont intéressés et plus de 900 publications lui ont été consacrées (cf. Kelley & Michela, 1980). Aujourd'hui la majorité des psychologues estiment que la façon dont une personne s'explique sa propre conduite et celle des autres constitue une variable cruciale pour comprendre et modifier son comportement. La prise de conscience de l'importance de cette variable a joué un rôle important dans la "cognitivisation" de la thérapie comportementale (cf. Eelen & Fontaine, 1986). Des spécialistes de la thérapie comportementale de couple, comme Berley et Jacobson (Université de Washington), ont fait du concept d'attribution la notion-clé de leurs analyses et interventions.

### 1. Fonctions des attributions

Les inférences causales remplissent une fonction essentielle pour notre survie: elles constituent des repères pour organiser le flux des expériences vécues, pour prédire et pour contrôler relativement bien des événements importants.

137

Nous faisons très couramment des attributions de causalité, le plus souvent de façon irréfléchie ou peu réfléchie (Nisbett & Ross, 1980: 184). Nous les produisons de façon plutôt consciente et méthodique dans des circonstances telles que l'observation d'un comportement exceptionnel, une expérience pénible de manque de contrôle, l'anticipation d'une situation difficile dans laquelle nous devons agir, la recherche d'une stratégie d'action efficace (Pittman & Pittman, 1980). P.ex. beaucoup de personnes, qui subissent brutalement la dissolution de leur relation conjugale, s'interrogent d'une façon quasi obsessionnelle sur les causes et responsabilités de cet événement jusqu'à ce qu'elles arrivent à un scénario explicatif cohérent, qui restaure leur confiance en elles-mêmes et leur apporte l'espoir d'une nouvelle relation (R. Weiss, 1975).

Comme l'illustre l'exemple précédent, les attributions de causalité ont également pour fonction de permettre des jugements de valeur plus ou moins nuancés.

Au stade primitif de son développement moral, l'être humain évalue un acte simplement en fonction de ses conséquences (Pierre qui a cassé dix assiettes mérite une punition plus sévère que Jean qui en a cassé une), mais à un stade ultérieur il juge un acte en tenant compte de son explication (Jean, qui a cassé une assiette pour faire enrager sa mère, mérite une punition; Pierre qui en a cassé dix, parce qu'il a trébuché sur un jouet mal rangé par son frère, ne peut pas être blâmé). Ainsi le type d'attribution de causalité détermine le degré de responsabilité et dès lors la satisfaction de soi, la fierté, la honte, la culpabilité...

La place importante qu'occupent les explications causales dans notre existence permet de comprendre les faits suivants, très largement confirmés (cf. Nisbett & Ross, 1980: ch.8):

- Nous attribuons facilement des causes à tous les phénomènes que nous observons.
- Lorsque nous avons expliqué un phénomène, nous avons tendance à croire en son existence et nous maintenons cette croyance même si des faits viennent la contredire.
- Lorsque nous avons expliqué un phénomène, nous avons tendance à conserver cette explication ("biais de confirmation").
- Nos explications spontanées des comportements sont souvent simplistes ou erronées, du moins si on les évalue par rapport aux explications produites par des recherches scientifiques rigoureuses.

138

## 2. Les "mésattributions"

Nous employons ici le terme de "mésattribution" — comme on utilise ceux de "mésusage" ou de "méconnaissance" — pour désigner une attribution fautive ou illusoire. Nous illustrons ce type d'inférence à travers deux expériences classiques.

### a. Les pigeons "superstitieux"

Skinner (1948b) a placé des pigeons individuellement dans sa célèbre "boîte". Un dispositif automatique leur distribuait de temps à autre, de façon aléatoire, une petite quantité de nourriture, indépendamment de leur conduite.

Au moment de la première obtention de nourriture, un pigeon battait des ailes, un autre se déplaçait en décrivant un cercle, un 3e bougeait la tête selon un mouvement pendulaire, etc. La plupart des animaux ont alors répété plusieurs fois ce qu'ils étaient occupés à faire. Lorsque la nourriture a suivi plus ou moins rapidement ces répétitions, les pigeons semblent avoir attribué à leur action particulière le pouvoir d'obtenir de la nourriture. En effet, si on les remet plus tard dans le même environnement, ils adoptent immédiatement et avec insistance ce comportement initial. Skinner appelle cette réaction une conduite "superstitieuse". Il écrit: "L'animal se comporte comme s'il y avait une relation causale entre son comportement et la présentation de nourriture, alors que cette relation est inexistante".

### b. L'effet Garcia

John Garcia et Robert Koelling (1966) ont donné à des rats de l'eau sucrée, une boisson que ces animaux apprécient et qui ne présente normalement aucun inconvénient. Ils les ont ensuite soumis à des radiations qui provoquent des troubles gastro-intestinaux et des nausées. Etant dans l'impossibilité de comprendre le rôle des radiations, les rats ont manifestement attribué leur malaise à la boisson. En effet, lorsqu'ils sont remis plus tard en présence d'eau sucrée, ils ne veulent plus y toucher, même s'ils sont privés de boisson depuis longtemps. (L'établissement d'un rapport entre la consommation de la boisson et le malaise s'effectue même si le délai entre les deux événements est relativement long: plus de 24 heures selon les expériences de Etscorn et Stephens).

Garcia e.a. (1974) ont réalisé une contre-expérience (avec d'autres rats). Dans un premier temps, ils ont rendu les animaux nauséux en les soumettant à des radiations. Ensuite, au moment où les animaux commençaient à aller mieux, ils leur ont donné de l'eau sucrée. Par la suite, les rats ont manifesté une préférence durable pour cette boisson. On peut imaginer qu'ils lui ont attribué un pouvoir curatif, comme fait le malade qui absorbe un placebo durant une période de rétablissement spontané et qui croit en conséquence aux vertus médicinales de cette substance. (L'effet Garcia a largement contribué à une reformulation des lois du conditionnement en termes cognitifs, plus précisément dans ceux de la théorie de l'attribution. Pour plus de détails, cf. Eelen, 1980).

On trouve facilement des analogies entre ces observations expérimentales et des événements de la vie quotidienne. Concernant le comportement superstitieux, citons le cas du sportif qui a remporté

une victoire inespérée alors qu'il portait une nouvelle médaille, et qui en fait dès lors le talisman qu'il gardera toujours sur lui. Il pourra désormais attribuer les victoires à son pouvoir magique (et les défaites à des circonstances particulièrement défavorables).

Concernant l'effet Garcia, rapportons une anecdote (cit. in Seligman & Hager, 1972: 8) dont chacun trouvera facilement un équivalent. Un soir Martin Seligman avait dégusté un de ses plats préférés: un filet mignon à la sauce béarnaise. Six heures plus tard, il se sentit nauséux et attribua son état à la sauce. En réalité il ressentait les premiers symptômes d'une grippe intestinale. Quoique le célèbre expérimentateur de l'Université de Pennsylvanie comprit parfaitement, peu de temps après, la véritable cause de son malaise, il éprouva une aversion durable pour la sauce béarnaise. (Notons au passage que la simple mise au jour des causes réelles de nos états affectifs ne suffit pas toujours pour les modifier rapidement, même si l'on est un éminent spécialiste de la psychologie contemporaine !).

139

Il n'est pas rare que notre explication d'un événement soit totalement erronée. C'est p.ex. le cas lorsque nous croyons en l'existence d'un rapport causal entre des phénomènes qui sont simplement en relation de concordance temporelle (il s'agit du célèbre paralogisme *Cum hoc, ergo propter hoc*, "Avec cela, donc à cause de cela"). Plus souvent nos explications, sans être radicalement fausses, sont biaisées, incomplètes, simplificatrices. Le prototype en est l'erreur du déterminant unique (un bel exemple: l'idée que les inférences causales produites par une personne constituent "la" cause de toutes ses émotions et actions). Notons au passage que l'explication d'un phénomène (p.ex. un résultat scolaire) par un seul facteur est particulièrement fréquente lorsque ce phénomène est habituel. Pour rendre compte d'un phénomène exceptionnel, on a plutôt tendance à invoquer une configuration causale complexe (Weiner, 1979).

### 3. La perception du lieu de contrôle

Lorsque nous expliquons des conduites, nous pouvons privilégier des déterminants personnels ou environnementaux. Dans le premier cas, les psychologues parlent de "lieu de contrôle interne" (Rotter, 1966), d'attribution "personnelle" ou "dispositionnelle" (Jones & Nisbett, 1972); dans le second cas, ils parlent de "lieu de contrôle externe" ou d'attribution "situationnelle". Nous pouvons également expliquer les conduites par une intrication, en proportions variables, des deux ordres de déterminants. Ce troisième type d'attribution est généralement le plus objectif.

L'impact des attributions en termes d'internalité-externalité est bien illustré dans l'expérience suivante, de Storms & McCaul (Université de Kansas, 1976).

Ces psychologues invitent des sujets, qui n'ont pas de difficultés particulières d'expression, à faire un exposé qu'ils enregistrent. Ensuite, chaque sujet se retrouvant seul avec l'expérimentateur écoute l'enregistrement de son exposé. Le psychologue met bien en évidence les bredouillements, les temps creux, les répétitions, les incohérences, et avance une explication: il convainc la moitié des sujets que leur taux d'imperfections est normal et résulte de la nouveauté de la situation ("hétéro-attribution"); il convainc l'autre moitié que leurs imperfections sont le symptôme de leur structure mentale et de leur type d'expression orale ("auto-attribution").

140

Dans la phase suivante de l'expérience, chaque sujet refait un exposé, la moitié d'entre eux dans une situation stressante et l'autre moitié dans une situation sécurisante. Quatre sous-groupes ont donc été constitués: hétéro-attribution + situation stressante; auto-attribution + situation stressante; hétéro-attribution + situation sécurisante; auto-attribution + situation sécurisante.

Les troubles de l'expression verbale augmentent chez les sujets du groupe "auto-attribution" placés en situation stressante. Cette détérioration ne s'observe pas dans les autres groupes. Storms et McCaul parlent d'"exacerbation du comportement dysfonctionnel par l'attribution de

comportements indésirables à des qualités dispositionnelles du moi" ou encore d'"internalisation d'une auto-attribution négative" (p. 158).

Le développement et le maintien de comportements typiques d'autogestion sont, pour une large part, fonction d'attributions de causalité. Ainsi, la personne qui souffre d'un excès pondéral fera probablement moins d'efforts pour changer son état si elle l'explique par l'hérédité ou la constitution ("contrôle externe") plutôt que par de mauvaises habitudes alimentaires ("contrôle personnel"). Diverses recherches montrent que des sujets obèses, ayant maigri à la suite d'un traitement, maintiennent plus longtemps leur réduction de poids lorsqu'ils attribuent ce résultat à l'acquisition personnelle de nouveaux comportements, que lorsqu'ils l'attribuent à la prise de médicaments, à la pression d'un groupe ou à la relation avec un thérapeute (Chambliss & Murray, 1979b; Craighead e.a., 1981; Sonne & Janoff, 1982). On observe chez les individus qui ont cessé de fumer une corrélation semblable entre le taux de rechutes et le type d'attribution, interne ou externe (Chambliss & Murray, 1979a; Colletti & Kopel, 1979).

Nous avons tendance à attribuer nos propres comportements et leurs conséquences à des facteurs situationnels lorsque nous sommes en conflit avec d'autres personnes ou lorsque nous subissons un échec (Fitch, 1970). Nous expliquons plus souvent nos échecs par la malchance ou la difficulté excessive de la tâche que par un manque de compétence ou d'efforts (à moins que nous ne soyons déprimés: en ce cas nous nous attribuons facilement des torts). Ce biais attributionnel préserve notre sentiment de contrôle sur l'existence et ménage l'estime de nous-mêmes.

L'insistance sur les causes externes n'est pas le type d'attribution le plus fréquent. Nous avons plutôt *tendance à privilégier des explications internes du comportement*. Lee Ross (1977) a appelé cette tendance "l'erreur d'attribution fondamentale", une expression rapidement adoptée par la communauté des psychologues scientifiques (cf. Leyens, 1983: ch. 3 & 4). Ce biais est de règle lorsque nous rendons compte de nos actions positives et lorsque nous attribuons des causes aux conduites d'autrui. Il est typique lorsque nous expliquons des difficultés psychologiques qui se prolongent (Moore e.a., 1979).

141

Heider est le premier psychologue qui ait souligné la tendance à faire des attributions internes. Il écrivait en 1958: "Le comportement a des propriétés à ce point saillantes qu'il englutit le champ total de la situation (...) La personne tend à attribuer les réactions d'un autre, lorsqu'elles diffèrent des siennes, aux caractéristiques internes de cet autre" (p. 54 & 157). La tendance à percevoir le comportement d'autrui en termes de déterminants "dispositionnels" a été étudiée systématiquement à partir de 1972 (Jones & Nisbett) et a ensuite été largement confirmée (cf. D. Watson, 1982).

#### **4. Le degré de stabilité des attributions**

Une autre dimension importante du processus d'imputation causale est la perception du degré de changement des déterminants à travers le temps. Ainsi, en attribuant un échec à un défaut de capacité ou à une insuffisance de travail, nous invoquons des facteurs internes, mais dans le premier cas il s'agit d'un facteur stable et, dans le second, d'un facteur variable.

La dimension permanence-variabilité des attributions est en rapport étroit avec la faculté d'anticiper des événements et donc avec l'éventualité de les contrôler. Si quelqu'un attribue son échec à un déterminant durable, ses efforts ultérieurs pour réussir dans le même secteur seront probablement peu soutenus et il se fera peut-être l'agent d'une prophétie autoréalisatrice négative. S'il invoque plutôt un déterminant variable, il gardera plus facilement confiance en ses possibilités de réussite et agira en conséquence.

Bernard Weiner, qui a particulièrement bien étudié cette dimension, résume les attributions typiques en cas de réussite ou d'échec par le schéma suivant (1947; 1986):

		Lieu de contrôle	
		<i>Interne</i>	<i>externe</i>
Degré de stabilité	<i>Facteur stable</i>	"Aptitude"	"Caractéristiques de la tâche"
	<i>Facteur variable</i>	"Effort"	"Chance"

Diverses recherches expérimentales ont été réalisées sur la façon de positionner les attributions par rapport aux axes d'internalité et de stabilité. Voici quelques exemples.

- Les personnes qui manifestent un goût prononcé pour l'action et les performances attribuent typiquement les échecs à l'insuffisance d'efforts (facteur interne-variable), tandis que les personnes qui apparaissent plutôt passives attribuent plus souvent les échecs à un manque d'aptitudes (facteur interne-stable) (Weiner e.a., 1972).

142

- Les personnes qui éprouvent une haute estime d'elles-mêmes ont tendance à expliquer leurs succès par des facteurs internes-stables et leurs échecs par des facteurs externes-variables (Ickes & Layden, 1978).

- Quand des hommes sont invités à expliquer la réussite dans des tâches traditionnellement considérées comme masculines, ils invoquent plutôt l'aptitude s'ils jugent des hommes et plutôt la chance s'ils jugent des femmes (Deaux & Emswiller, 1974).

- Lorsque des enfants sont interrogés sur les causes de leurs propres échecs, les garçons invoquent le plus souvent un manque d'efforts et les filles un manque de capacités (Dweck & Licht, 1980).

- La comparaison de mères qui maltraitent leurs enfants et de mères non violentes montre que les premières attribuent les comportements négatifs de leurs enfants à des facteurs internes-stables, et les comportements positifs à des facteurs externes-instables. Les mères non violentes adoptent un schéma opposé: elles attribuent les comportements négatifs à des facteurs variables échappant au contrôle de l'enfant et voient les comportements positifs comme l'expression de traits de leur personnalité (Larrance & Twentyman, 1983).

Le biais attributionnel le plus fréquent, en rapport avec ce 2e axe, est *l'accentuation de la stabilité des déterminants*. Ce parti-pris s'explique par le fait que tout être humain cherche des repères permanents pour prédire et contrôler les événements qui le concernent, et par le fait qu'il est davantage attentif aux événements qui confirment ses croyances qu'à ceux qui les remettent en question.

Le biais en faveur de la permanence des déterminants est typique lorsque nous expliquons les comportements d'autrui. Nous croyons volontiers que ces comportements expriment des traits de son caractère, des tendances ou des "complexes" permanents. De façon générale nous négligeons la variabilité intrapersonnelle et l'impact que peuvent avoir des modifications d'environnement (cf. Mischel, 1976). Ce biais est moins prononcé lorsque nous expliquons notre propre comportement, mais nous avons cependant, là encore, tendance à sous-estimer nos propres possibilités d'agir d'une façon nettement différente de nos habitudes.

## 5. Le degré de spécificité des attributions

Abramson, Seligman et Teasdale (1978) ont montré l'intérêt d'une 3e dimension pour analyser les attributions et leurs effets: l'axe global-spécifique. Ils considèrent une attribution comme "globale" si la personne estime que le facteur intervient dans une large diversité de comportements ou de situations. L'attribution est "spécifique" si elle concerne une conduite ou un secteur nettement délimité.

C'est en étudiant le "style des attributions" chez les déprimés que ces auteurs ont conclu à l'importance du degré d'extension des déterminants. Le sujet déprimé présente en effet une tendance typique à généraliser le rôle de facteurs négatifs dans son existence. P.ex. si deux de ses collègues l'ont trois fois critiqué parce qu'il travaille moins vite qu'eux, il se dira: "personne ne m'aime parce que je ne fais rien comme il faut".

143

Abramson e.a. ont émis l'hypothèse que la dépression va de pair avec (et se trouve peut-être déterminée par) des attributions internes, stables et globales pour les conduites jugées négativement, et, d'autre part, des attributions externes, instables et spécifiques pour les conduites valorisées. Les déprimés déclarent couramment: "je suis un incapable", plutôt que d'expliquer: "cette tâche s'avère actuellement trop difficile pour moi".

Cette hypothèse, cohérente avec des observations antérieures d'autres chercheurs, a été expérimentalement confirmée par Seligman e.a. (1979) sur des étudiants. Les déprimés ont attribué plus souvent leurs échecs à des facteurs internes, stables et globaux (p.ex. leur manque de dynamisme) que ne l'ont fait les non-déprimés; ils ont attribué plus souvent leurs réussites à des facteurs externes et stables que ne l'ont fait les euthymiques. (Dans le cas des réussites, les deux groupes ne se sont pas distingués par rapport à la dimension "spécificité"). Les recherches effectuées ensuite par d'autres auteurs, sur le style des attributions des déprimés, ont fourni des résultats moins significatifs que ceux de Seligman e.a., mais elles concluent cependant dans le même sens (cf. Anderson & Arnoult, 1985).

Le biais le plus fréquent, en rapport avec la 3e dimension des attributions, est la *tendance à globaliser*. Si p.ex. un nouveau collègue se montre quelques fois agressif à notre égard, nous attribuerons facilement son comportement à un trait général de son caractère plutôt qu'à des circonstances variables.

Cette dimension apparaît très importante pour l'analyse et le traitement des mésententes conjugales.

Les travaux d'Orvis e.a. (1976) ont montré qu'en cas de conflits fréquents chaque conjoint tend à expliquer ses propres comportements hostiles comme des réactions au comportement de l'autre ou comme l'effet d'états internes temporaires (fatigue, peur, agacement, colère), tandis qu'il explique les comportements déplaisants du partenaire par des caractéristiques permanentes de personnalité (égoïsme, paresse, agressivité, etc.). Brewin (Université de Londres) écrit, au terme d'une recherche sur le même thème: "La conclusion générale qui se dégage d'un grand nombre d'études est que les conjoints en crise (par comparaison à ceux qui ne le sont pas) tendent à voir leur partenaire et leur relation conjugale comme la source de leurs difficultés. Ils tendent également à voir davantage ces causes comme globales, c'est-à-dire comme affectant plusieurs secteurs de leur mariage" (1988: 156).

Une des conditions essentielles d'un bonheur conjugal durable réside sans doute dans la ferme résolution d'interpréter les comportements positifs du partenaire comme l'expression de son identité (attribution interne, stable, globale) et ses comportements décevants comme les effets de circonstances externes passagères.